

GRÈVE DES VENTRES

Anthologie du néomalthusianisme

1

(La Voix du Peuple – 1906-1908)

Table des matières

Les grandes familles.....	5
Procréation illimitée.....	8
Grève des ventres et syndicats.....	12
Limitation volontaire des naissances.....	15
Limitation des naissances.....	20
O Polyeucte !.....	22
Indiscrétion forcée.....	23
Limitation des naissances.....	24
Sur la dépopulation.....	26
Dans les organisations.....	27
Choses de Nice.....	29
Dans les organisations.....	33
Infanticide.....	37
Réflexions.....	38
La loi de l'homme.....	40
Plus d'enfants !.....	42
Lettre de Bienne.....	46
Faites des enfants !.....	48
La femme et le mouvement ouvrier.....	49
Misère et fécondité.....	52
Mot de la fin.....	55
Les grandes familles et le syndicalisme.....	56
Limitation des naissances.....	59
Pour la limitation des naissances.....	60
Limitation des naissances.....	61
Mouvement ouvrier international.....	62
Misère, ivrognerie.....	64
Féminisme.....	67
La grève des ventres.....	73
Immoraux.....	75
Notre encartage.....	78

Les grandes familles

Une question qui fera peut-être hausser les épaules, mais qui, au fond, est des plus graves, est bien celle des grandes familles.

Les conséquences qu'elles entraînent sont, dans la société actuelle, en général des plus funestes.

Etablissons une comparaison.

Voici une famille composée du père, de la mère, et d'un enfant seulement. Elle n'est pas dans l'aisance, certes, celle-ci est inconnue du salarié, à quelque profession qu'il appartienne, mais elle ne connaît pas non plus les privations, à moins de maladie ou de chômage. Dans la généralité des cas, le travail de l'homme suffit alors ; la mère, elle, n'abandonne pas le logis et se consacre entièrement aux soins de son enfant et de son ménage ; le taudis, si déprimant, lui est inconnu ; dans l'appartement, presque confortable, pénètrent l'air et la lumière ; on y respire un air de gaîté.

L'éducation de l'enfant, si importante, peut, dans ces conditions, ne pas être négligée, et, si les parents sont des révoltés, il y a toute chance pour que l'enfant le devienne à son tour. Qu'il est réconfortant, alors, l'espoir que le gas se cabrera un jour contre toutes les iniquités sociales, et qu'il n'ira pas grossir le nombre des éternels résignés !

Pénétrons, maintenant, chez une famille nombreuse.

Adieu l'air et la lumière, la gaîté ! Nous sommes dans un taudis misérable, au cube d'air insuffisant, humide en hiver,

surchauffé en été. Tout y est sale et en désordre. La mauvaise humeur et la maladie y règnent en maîtresses. La mère, de grand matin, abandonne la nichée, va en journée ; les plus petits sont conduits dans un établissement « charitable » quelconque, et les plus grands, tout le jour durant, sont livrés à eux-mêmes — ce qui, après tout, vaut encore mieux. Quelle satisfaction représente donc, pour le père et la mère, cette grande famille ? Sûrement, si la misère, les privations de toute sorte ne les ont pas complètement avachis, le navrant spectacle qu'ils ont journallement sous les yeux est bien propre à les faire réfléchir — trop tard ! — et à leur inspirer des remords. Comment, dans ces conditions, songer à l'éducation des enfants ? Bon gré, mal gré, force leur sera de se décharger entièrement de ce soin sur les salariés de l'Etat : l'instituteur et le pasteur. La misère les aura prédisposés à la maladie ; l'école et autres institutions de conservation bourgeoise les auront rendus aptes à toutes les servitudes.

Le manque de nourriture, d'hygiène, le taudis ont, sur l'organisme de l'enfant en travail de développement, la plus désastreuse influence.

Je me le demande : est-il, pour l'être conscient, douleur plus grande que de voir l'enfance manquer du nécessaire ?

Eh bien ! en attendant le jour où une société rationnelle donnera à tous l'aisance, il importe, pour l'exploité, de faire des enfants le moins possible ; il n'a, d'ailleurs, qu'à regarder ce que font ses maîtres, et, pour une fois, les imiter.

Tous les bourgeois, tous les prêtres de toutes les religions poussent à la procréation illimitée, inconsciente... chez

les autres ; ils font, ensuite, l'aumône, de la philanthropie, et le tour est joué : le peuple croit à leur utilité.

Nous examinerons de plus près, dans cet organe ouvrier, la question des grandes familles. Pour aujourd'hui, nous prions les camarades des deux sexes que cela intéresse, de s'adresser à la ligue néo-malthusienne *Régénération*, 27, rue de la Duée, Paris, fondée dans un but exclusif de propagande.

PÈRE PEINARD

Première année N° 33 – Samedi 25 août 1906

Procréation illimitée

Les travailleurs de toutes les professions, surtout dans les grands centres industriels, ont, incontestablement, les plus grandes difficultés pour vivre, se développer et s'instruire. Ils ne vivent pas bien parce qu'un salaire, le plus souvent insuffisant pour deux personnes, doit, presque toujours, suffire pour les besoins de cinq ou six, si ce n'est plus. Les enfants ne se développent que dans de mauvaises conditions : les maladies ont facilement prise sur eux : de là, l'épouvantable mortalité infantile que l'on constate chaque année.

Plus tard, ceux de ces petits qui ont pu résister et devenir des adolescents, sont exténués par un labeur journalier excessif. Ils négligent forcément d'augmenter le peu d'instruction qu'ils avaient pu recevoir étant jeunes, et, pour se distraire autant que pour oublier, passent le temps de loisir qui leur reste au cabaret où sombre insensiblement leur volonté ; puis, à leur tour, ils font souche, par ignorance et au hasard, de nombreuse progéniture ; de génération en génération, s'accroît la trop grande quantité d'enfants non désirés, engendrés dans les pires conditions, qui deviennent autant de malheureux humains résignés et inconscients.

Ne pouvant faire face aux charges familiales, écrasés par un loyer trop onéreux, les travailleurs quittent un logis, à peu près confortable, pour s'installer dans les logements insalubres des cités malsaines. Privés d'air, de nourriture, gagnés par l'avachissement qui caractérise la partie la plus misérable de la

population, ils vont fatalement vers l'alcoolisme ; la dégénérescence générale s'en suit.

Les travailleurs devraient donc être plus prudents, moins prolifiques, et laisser aux seuls bourgeois le soin de surpeupler ; ceux-ci se garderont bien de le faire d'ailleurs, pour ne pas avoir à trop morceler leurs fortunes si facilement acquises à notre détriment.

Au point de vue corporatif, la jetée considérable d'apprentis sur le marché du travail pousse à l'aviilissement des salaires. Certaines corporations ont tenté de réglementer l'apprentissage et de le limiter, pour éviter qu'un trop grand nombre d'apprentis, devenus « petites mains », ne contribuent forcément à cet abaissement du prix de la main-d'œuvre. Il est facile de se rendre compte que, du jour où ce remède de réglementation de l'apprentissage sera appliqué par toutes les corporations en général, il créera un état de choses pire que le mal qu'il aura voulu combattre, tout au moins dans l'état actuel de la société.

Ces enfants, repoussés de l'atelier, n'acquerront jamais les notions utiles pour gagner leur vie et augmenteront le nombre des dévoyés. Et alors, parallèlement à l'augmentation du nombre de ces malheureux devenus gibier de prisons, nous verrons s'accroître les forces policières défendant l'ordre social, et nous assisterons, impuissants, à ce triste spectacle : d'un côté, une partie des enfants de la classe ouvrière, qui n'auront pas trouvé place dans les ateliers, peupleront les prisons, les bagnes ; d'un autre côté, une seconde partie des enfants de la classe ouvrière constituant le corps des policiers,

des gendarmes, des soldats. L'édifice social actuel n'en sera que mieux consolidé, car le nombre toujours croissant des miséreux résignés et inconscients ne pourra jamais constituer la légion des révoltés conscients nécessairement utiles pour renverser l'édifice social dont nous souffrons.

Si nous nous plaçons maintenant au point de vue de l'offre et de la demande, il est incontestable qu'un nombre sans cesse croissant de travailleurs, étant donné surtout le développement intense du machinisme, venant offrir ses services au patronat, réduit considérablement les chances d'améliorer les conditions de travail. Comment pouvons-nous penser qu'avec cette armée de sans-travail, guettant comme une aumône, à la porte des usines, le labeur qui lui permettra de manger ; comment pouvons-nous penser que tous ces résignés (car la plupart sont loin d'être des révoltés conscients) ne constitueront pas un atout formidable entre les mains des patrons, un frein à l'obtention de tout ce que les militants ont à cœur de ne cesser de revendiquer : augmentation des salaires, diminution des heures de travail, plus de respect, plus de liberté...

Tous ces sans-travail, tous ceux qui ne gagnent pas, pour eux-mêmes et pour ceux dont ils ont la charge, le morceau de pain strictement nécessaire, se rejettent forcément vers les sociétés dites de bienfaisance ; là, en échange de quelques secours, on exige d'eux l'abandon complet de toute volonté, de toutes opinions « subversives » ; on les embrigade avec leurs enfants dans des sociétés laïques ou religieuses, on les châtre de toute l'énergie morale et physique nécessaire pour

accomplir les grands actes de revendication sociale. Ainsi soutenus, aidés quelque peu par les libéralités bourgeoises, on fait d'un très grand nombre d'entre eux des mouchards d'ateliers, des *jaunes*...

*

* *

Ainsi, on le voit, la connaissance des *moyens préventifs* est certainement d'une utilité personnelle incontestable pour nos camarades ouvriers et pour nos compagnes surtout. Aussi, un médecin, de nos amis, est-il disposé à donner à ce sujet, gratuitement, les renseignements nécessaires. S'adresser par écrit à la rédaction de la *Voix du Peuple*. Joindre un timbre pour la réponse. Les camarades habitant Lausanne recevront de vive voix les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

Première année N° 36 – Samedi 15 septembre 1906

Grève des ventres et syndicats

Au moment où un certain nombre de travailleurs, indignés, révoltés, revendiquent plus de bien-être, plus de liberté, la plupart de ceux qui ont de nombreuses familles envisagent le triste tableau de la nichée sans pain. Ils hésitent à se prononcer pour la grève. Celle-ci, malgré tout, est déclarée : ils font comme les autres, car beaucoup ont encore la volonté de ne pas être des renégats. Mais la grève se prolonge ; la nichée souffre du froid, de la faim. Que faire ? Ah ! S'ils n'avaient que leur peau, ils iraient jusqu'au bout ; mais il y a la famille, les enfants. Avons-nous bien le droit, alors, de nous indigner contre ceux que le spectacle navrant de la faim des leurs a vaincus, et qui rentrent à l'usine ? Il faut que nous nous exposions seuls, ou presque seuls, aux coups de nos exploités, et pour cela limitons sagement, volontairement, notre progéniture ; ayant ainsi les coudées plus franches, n'étant plus obsédés par la vision des petits qui demandent du pain, nous hésiterons moins à déclarer la grève ; n'ayant que les charges familiales que nous aurons acceptées volontairement, nous hésiterons moins à envoyer promener le contre-maître tracassier, le patron insolent. Les travailleurs gagneront en dignité. Nous arriverons aussi, sans nul doute, à faire des grèves plus fréquentes, plus énergiques, et apportant de sérieux avantages aux travailleurs, jusqu'à l'extinction complète du salariat.

Les familles nombreuses sont, aussi, un obstacle constant à l'exode des travailleurs d'un centre de travail vers

un autre centre ; elles sont une cause d'immobilité, funeste à l'esprit d'indépendance.

Dans presque toutes nos organisations ouvrières, nous entendons de bons militants se plaindre de l'abstention de la plupart des compagnes des travailleurs, de leur non participation à nos réunions, à nos protestations, etc. ; il serait facile de leur rendre cette participation possible.

Si notre compagne n'a que les enfants qu'elle aura voulu, rien ne l'empêchera plus de se joindre à nous, de s'intéresser à nos travaux, d'y participer. La femme, alors, délivrée du souci de continuelles grossesses, des allaitements qui l'épuisent, à l'abri des maternités non désirées, assistera avec intérêt, avec plaisir même, à nos réunions, à nos meetings de protestations ; son éducation syndicale se fera. Elle prendra conscience de ses droits. Alors, au lieu d'avoir une réactionnaire à notre foyer, nous aurons une amie, une collaboratrice. Nos enfants, désirés en petit nombre, recevront une éducation dans le sens de l'émancipation intégrale.

Nous nous devons à nous-mêmes, camarades, travailleurs des deux sexes, de suspendre sans cesse sur la tête de la bourgeoisie capitaliste la menace de la *Grève des ventres !* Faisons triompher, auprès de tous les travailleurs des villes et des campagnes, et parallèlement à la propagande visant à l'expropriation violente de la bourgeoisie, cette propagande de limitation voulue des naissances.

Plus de soldats ! Plus de domestiques ! Plus d'exploités !
Plus de prostituées !

Et vous verrez, camarades, l'affolement des castes mili-

taire et capitaliste devant l'abaissement du taux de la natalité !

Adressons-nous à tous nos camarades, faisons de la propagande auprès de tous les travailleurs. Le syndicat est dans son rôle d'éducateur en entreprenant cette propagande, d'une utilité incontestable. Déjà, en France, en Hollande, en Angleterre et ailleurs, des organisations syndicales ont pris les devants.

Les organisations de la Suisse romande ne voudront pas rester en arrière ; elles voudront suivre l'exemple donné par les organisations d'autres pays en comprenant désormais, dans la propagande dirigée contre le patronat et le salariat, la propagande pour la limitation des naissances dans la classe ouvrière. L'émancipation de l'homme, de la femme, de l'enfant n'en sera que plus proche et plus certaine.

* * *

Ainsi, on le voit, la connaissance des *moyens préventifs* est certainement d'une utilité personnelle incontestable pour nos camarades ouvriers et pour nos compagnes surtout. Aussi, un médecin, de nos amis, est-il disposé à donner à ce sujet, gratuitement, les renseignements nécessaires. S'adresser par écrit à la rédaction de la *Voix du Peuple*. Joindre un timbre pour la réponse. Les camarades habitant Lausanne recevront de vive voix les renseignements dont ils pourraient avoir besoin.

Première année N° 37 – Samedi 22 septembre 1906

Limitation volontaire des naissances

Encouragés par de nombreuses demandes de renseignements, venues de La Chaux-de-Fonds, Le Locle, Porrentruy, Genève, Vevey, etc., nous publions aujourd'hui, sur cette question, un extrait d'un rapport adressé par la ligue de la *Régénération humaine*, de Paris, au congrès antimilitariste d'Amsterdam, en juin 1904 :

« ... Malgré tous les efforts de toutes les réactions, l'époque récente a, plus que les précédentes, permis de constater les crimes incessants de l'armée, de la magistrature, du clergé, de l'administration. Pour ne parler que des militaires, nous les avons vus partout d'une extrême férocité dans la répression des revendications ouvrières, dans les massacres des expéditions lointaines ; là, ils ont pillé sans vergogne, avec la complicité des gouvernants qui ont justifié, approuvé, récompensé leurs vols et en ont partagé les profits. Nous les avons vus traîtres, et faussaires dans une foule de cas, dont l'un a fait beaucoup de bruit, non qu'il fût plus intéressant que tant d'autres, mais à cause de la richesse et de l'entregent de la victime. Ils ont commis une foule de crimes encore plus abominables dans beaucoup d'autres, cas dont l'opinion publique s'est moins occupée, parce qu'ils se rapportaient à de pauvres diables moins bien apparentés, et plus encore dans d'autres, dont nous n'avons eu qu'une vague et fugitive connaissance, et inévitablement dans d'autres que l'on a étouffés de suite et

que nous avons complètement ignorés.

Parmi ces derniers figurent notamment les crimes commis dans les casernes, dans les postes éloignés, dans les bagnes militaires. Pour un qui arrive à la connaissance du public et sur lequel on parvient à créer une émotion fatalement vite calmée au milieu de la multitude des autres oppressions et iniquités, un grand nombre n'arrive même pas à la connaissance d'un seul être humain capable de solidarité.

Il est bien entendu que, dans ce que nous venons de dire, nous avons parlé surtout des militaires professionnels, des officiers ayant choisi volontairement leur carrière ; nous n'avons que de la commisération pour l'ensemble des malheureux qui, à l'aide des lois abominablement tyranniques, sont pris par l'inscription, la conscription, la violente levée en masse ; mais hélas ! ne faut-il pas avouer qu'un grand nombre des misérables incorporés malgré eux dans des hordes d'assassins d'Etat, n'ayant aucun moyen matériel ou moral de résistance, ont fini par prendre goût à leur infâme métier, se sont assimilés à leurs anciens oppresseurs, et souvent les ont atteints ou dépassés en cruauté envers les recrues, les bleus, qu'ils torturent à leur tour comme on les a torturés jadis. Cette oppression réciproque que déjà, il y a près de quatre siècles, La Boétie décrivait si bien dans sa *Servitude volontaire*, est la plus odieuse caractéristique du militarisme.

Quelle force pourrait avoir aujourd'hui la petite poignée de scélérats qui constituaient les chefs militaires, s'ils n'avaient le concours des pauvres d'esprit si nombreux, qu'ils ont su transformer de victimes en bourreaux par l'abrutissement

d'une infernale discipline ?

Les moyens employés jusqu'ici, la propagande antimilitariste croissante, ont diminué et diminueront sans doute le nombre de ces inconscients. Mais combien peu ! La détestable école laïque, avec son faux patriotisme, fait de haine, non moins que la détestable école cléricale, les prédications de tous les clergés, où les enfants sont envoyés de force, les corrompent déjà dans une large mesure et les préparent bien à l'achèvement de leur éducation antihumaine dans la pourriture des casernes. Nous n'avons pas besoin de conseiller l'œuvre de relèvement des esprits à ceux qui l'ont déjà commencée et poursuivie avec zèle et habileté. Nous voulons, à notre tour, ayant pris l'initiative d'une œuvre parallèle, nous efforcer d'en faire comprendre l'importance à divers points de vue, surtout pour supprimer les armées de toutes sortes, et obtenir qu'elle soit prise en sérieuse considération par tous les autres propagandistes.

Quels sont les enfants qui deviennent de ces brutes prêtes à commettre toutes les lâchetés, infamies, cruautés, par servile obéissance envers leurs chefs et en échange de la pâtée qui leur est assurée ?

Sont-ce des parents bien émancipés, instruits et jouissant, de par un travail honnête, d'une aisance relative ? Non certes, ceux-là resteront les hommes libres et dignes, et s'ils doivent subir diverses souillures de la vie de caserne, ils n'en seront qu'effleurés, puis ils reprendront leur rang parmi les travailleurs utiles, et n'auront qu'augmenté leur horreur et leur mépris pour les métiers destructeurs, gaspilleurs de la richesse

et de la vie humaine, et les malfaiteurs inconscients qui les exercent.

Mais que peuvent devenir les enfants nés en grand nombre à de pauvres mères qui ne les ont pas désirés, loin de là ? Que peuvent devenir des enfants procréés trop souvent dans les plus déplorables conditions hygiéniques, par des pères inconscients, irréfléchis ? Négligés par leurs auteurs, souffrant de la faim, du froid, maltraités par les plus forts, eux-mêmes bientôt maltraitant les faibles, accablés de toutes les tares héréditaires ou acquises individuellement, tares physiques et morales, un grand nombre périssent jeunes, après avoir beaucoup souffert, avoir beaucoup fait souffrir, sans avoir eu jamais de saine joie. D'autres survivent pour leur malheur ; la majorité, faibles, chétifs, dégénérés, inintelligents, maladroits, craintifs, deviennent ces infortunés travailleurs d'usine, résignés à un sort qu'ils croient impossible de changer, incapables de révolte consciente, même en espérance, et qui, si un jour ils se sont laissés entraîner à quelque témoignage de mécontentement, sont prêts à le racheter par les pires bassesses.

Pouvez-vous espérer sauver de tels cerveaux ? Quelle prise avez-vous sur eux ? Ils feront consciencieusement leur service militaire, y souffriront parfois moins qu'à l'usine, seront moins mal nourris, vêtus, logés que dans leurs taudis, pourront goûter de ces plaisirs crapuleux, ivrognerie, débauche, seuls permis aux soldats, malgré quelques hypocrites simagrées tendant à faire croire le contraire... »

En résumé, les mères ne désirent pas avoir des enfants destinés à souffrir et à devenir plus tard des malfaisants ; elles seront enchantées de ne pas les voir naître ; elles accepteront toutes avec joie, nous osons l'espérer, l'enseignement qui leur donnera les moyens d'échapper au fléau de la fécondité.

Qu'il ne naisse plus que des enfants souhaités par de bons parents voulant les nourrir, les élever avec soin, tendresse, intelligence et science, et nous n'aurons plus de matière pour faire des jaunes, des policiers, etc.

Aux lamentations patriotiques des repopulateurs, que les mères, principales intéressées, répondent, qu'elles disent si elles ont enfanté dans la douleur pour que le fruit de leur chair serve de jouet aux gradés dans les casernes, ou bien si c'est dans l'espoir qu'un jour leurs enfants seront heureux !

Ne mettons au monde que des enfants qui puissent avoir les plus grandes chances d'être parfaitement nourris et élevés, sains, vigoureux, beaux, adroits, intelligents et par suite bons, et de devenir plus tard les dignes membres d'une humanité régénérée.

Première année N° 39 – Samedi 6 octobre 1906

Limitation des naissances

Un monsieur, exerçant l'ignoble et dégoûtante profession de pasteur, dénonce dans *l'Essor*, journal s'intitulant social, moral et religieux, la propagande néo-malthusienne.

« Nous sommes heureux, dit-il, d'annoncer aujourd'hui aux lecteurs de *l'Essor*, qu'un certain nombre de sociétés, soucieuses de la moralité publique, ont décidé de faire une démarche collective auprès de nos gouvernements cantonaux. Encouragées par un premier succès obtenu dans l'un de nos cantons, elles vont dénoncer ce qu'au congrès de Bordeaux de l'année dernière, M. Béranger a appelé une atteinte à la moralité publique. N'a-t-on pas, en effet, entendu deux jeunes filles de fabrique s'écrier, à l'issue d'une conférence où les procédés de « régénération » avaient été recommandés : « Maintenant nous n'avons plus à craindre d'avoir des amants ! » Il est impossible que nos magistrats, dont plusieurs sont en même temps des pères de famille, fassent plus longtemps la sourde oreille. Mais ils ont besoin, pour intervenir, de se sentir soutenus par une partie notable de la population. Que tous les honnêtes gens se lèvent donc pour appuyer notre réclamation ! Qu'ils fassent connaître d'une façon ou d'une autre leur ferme volonté d'en finir avec les atermoiements, de protéger leur foyer, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Alors, certainement le nettoyage sera complet. »

Quelles fripouilles, tout de même, que les honnêtes gens ! Indiquer les moyens préventifs à employer pour n'avoir des enfants que quand on le désire constitue, pour eux, une immoralité ! Ils préfèrent, sans doute, l'épouvante de la femme quand elle s'aperçoit qu'elle sera mère malgré elle, qu'elle donnera le jour à un être qui, à cause de la mauvaise organisation sociale, sera malheureux et ajoutera encore à son malheur à elle. Ils préfèrent, les honnêtes gens dont le pasteur Fernand Barth, de Lausanne, est le digne porte-parole, que les filles de fabrique, les femmes et les filles de « nos magistrats » se fassent avorter, les premières parce que le patron ne leur donne pas même assez pour se nourrir elles-mêmes, et les secondes pour des motifs certainement moins avouables.

Vous vous trompez étrangement, M. le pasteur-mouchard, en disant que le « nettoyage sera complet » lorsque les hommes de loi et de robe nous auront mis dans l'impossibilité de faire notre propagande pour la limitation des naissances dans la classe ouvrière : il ne sera complet, le nettoyage, que lorsque le peuple enfin révolté aura procédé au grand et nécessaire nettoyage qui vous emportera vous et vos pareils !

Première année N° 40 – Samedi 13 octobre 1906

O Polyeucte !

L'Essor, journal piétiste un peu avancé, nous menace de dénonciations, de persécutions, etc., etc., parce que nous disons à nos camarades : « Nous ne pouvons plus nouer les deux bouts, dès que le ciel... de lit nous donne deux enfants. Nous exposons ces innocents aux privations, aux dangers nauséabonds de nos pauvres logis étroits, laids, délabrés, malsains. Nous les exposons aux mille souffrances qui attendent les enfants des prolétaires. Nous les exposons à l'insulte de la charité. Pitié pour eux ! »

L'Essor ne veut pas entendre parler de limitation des naissances. Mais comment se fait-il que les familles riches soient si peu nombreuses, parce qu'il s'agit de ne pas diviser la fortune ? Comment se fait-il que les ménages de pasteurs, après deux ou trois enfants, arrêtent la production ? Est-ce dû à la continence monacale ou à une limitation voulue ? Et la Bible, ne parle-t-elle pas de ces temps durs où le ventre des mères sera rendu stérile ?

Il y a des questions que nous poserons à ceux qui projettent de nous persécuter avec la complicité de l'Etat. N'ayez pas peur ! Nous ne fuirons pas la discussion — au contraire !

Première année N° 41 – Samedi 20 octobre 1906

Indiscrétion forcée

Pourquoi les ménages de pasteurs n'ont-ils pas plus d'enfants ?

Cette question nous harcèle. Si cette limitation est voulue, ces messieurs pratiquent donc dans l'intimité la plus sacrée le : « faites, mais ne dites pas ». Le bruit qui court de l'hypocrisie protestante serait-il donc vrai ? Il y a des raisons de le croire quand on songe que voilà des gens qui prêchent l'humilité et qui sont tout orgueil, l'amour et qui sont haineux, la douceur et qui persécutent, la sobriété et qui mangent bien, boivent bien, le mépris des biens de ce monde et qui savent parfaitement s'enrichir.

Puisque ces messieurs veulent balayer devant notre porte, au lieu de la leur, nous ferons ce travail. Tant pis si le balai est un peu rude !

Première année N° 42 – Samedi 27 octobre 1906

Limitation des naissances

Nous croyons bon de détacher d'une lettre que nous avons reçue sur ce sujet passionnant les quelques passages suivants :

« Combien je vous approuve, camarade, d'avoir compris qu'un journal exclusivement ouvrier comme la *Voix du Peuple* devait aussi faire une place, dans ses colonnes, à la propagande que vous appelez néo-malthusienne. Tenez, moi qui vous parle, j'en ai cinq, d'enfants. Oh ! Si vous saviez que de souffrances morales ils représentent pour moi, ces cinq, pauvres petits innocents ! Jamais je n'ai été malade, ni ne sais ce que c'est que le chômage, et mon salaire est bien au-dessus de la moyenne. Malgré cela, souvent les souliers sont troués à la maison, et l'argent pour les faire réparer manque. Si vous saviez ce que c'est triste, aussi, quand on s'entend demander, le soir à table, s'il y aura de la confiture avec le pain, et qu'on est forcé de répondre qu'il n'y en aura pas ! Les joies de la famille, ah ! oui, on peut en parler ! C'est tout bonnement révoltant, aussi on ne mettra jamais assez en garde les jeunes gens qui se mettent en ménage de ce qui les attend plus tard si, dès le commencement, ils ne font pas preuve d'intelligence en regardant bien en face le problème, en examinant toutes les conséquences qu'entraîne l'insouciance dans une question aussi grave que celle des enfants. Trop souvent, malheureusement, les jeunes gens font fi de cette question de population.

Ils ont, cela va sans dire, une confiance illimitée en eux-mêmes, en leur courage, en leur bonne volonté, en leur force pour élever autant d'enfants qu'il viendra, et plus tard, quand les forces décroissent et qu'apparaissent les maladies, il est trop tard pour se lamenter.

Pour ce qui concerne les enfants, comme pour toute chose d'ailleurs, que la qualité seule nous préoccupe, et faisons fi de la quantité. Imitons les pasteurs, comme le dit si bien Jacques Bonhomme, de la *Voix du Peuple*. »

Première année N° 45 – Samedi 17 novembre 1906

Sur la dépopulation

En France, la *Petite République* se lamente sur la dépopulation. Le mal est sans remèdes, dit-elle. « On ne fait plus d'enfants parce qu'on n'en veut plus faire, et voilà tout. Tous les discours du monde n'y changeront rien. Et d'ailleurs, parmi ceux qui les adressent aux autres, parmi les membres de la Ligue contre la dépopulation, combien feraient bien en prêchant d'exemple ! »

La *Petite République* ajoute : « Ne pouvant augmenter le nombre des naissances, il reste à protéger tout le monde et surtout les enfants du premier âge contre les maladies évitables. Quant on ne produit plus, il faut garder ce qu'on possède. C'est le seul moyen de retarder l'heure où nous verrons décroître une population qui n'augmente presque plus. »

Relisez attentivement ces lignes, camarades. Elles sont d'une sincérité brutale. Ainsi, quand on fait beaucoup d'enfants, qu'importe la misère, les taudis, la pauvre nourriture, tout ce qui affaiblit les petiots et les détruit ! Il en restera toujours assez pour l'exploitation ! Mais si la procréation diminue, diminue, diable ! les enfants deviennent intéressants, il faut les soigner, il faut restreindre les chances de mortalité. Conclusion : moins nous aurons d'enfants, plus ils seront précieux aux yeux de nos maîtres. Tel est l'aveu cruel, féroce, inhumain, de ces gens-là. Et ça se dit civilisé, chrétien, moral, bien pensant ! Bêe caca...

Première année N° 47 – Samedi 1er décembre 1906

Dans les organisations

Lausanne

On sait qu'après la conférence de Nelly Roussel sur le sujet : *Beaucoup d'enfants ?* le pudique syndic de Lausanne, aidé du pudique préfet, avertissait la Société de la Libre-Pensée que dorénavant de telles conférences seraient interdites parce qu'elles étaient « immorales ». Nous n'avons pas à insister sur l'hypocrisie crasse d'une telle mesure. Nos camarades savent trop combien la question des enfants est pour eux angoissante lorsque dans la famille ils commencent à dépasser un certain nombre. Ils reconnaissent également que la femme, ayant toutes les peines et toutes les douleurs de la maternité, ne doit être mère que lorsqu'elle le veut, surtout si la science lui en fournit les moyens. La propagande néo-malthusienne est donc des plus morales pour nous. La Libre-Pensée l'a compris ainsi. Aussi, malgré les menaces de nos édiles, organise-t-elle pour le jeudi 14 février, à 8 h. 30 du soir, à la Maison du Peuple de Lausanne, une conférence du docteur Auguste Forel sur le sujet suivant :

Peu ou beaucoup d'enfants ? La raison dans la procréation. Sélection humaine et population.

Nous verrons bien si les chrétiens de *l'Essor* et les moralistes de la préfecture auront le dernier mot dans cette affaire, et si la franchise et les intérêts du peuple seront étouffés toujours.

Quant à nous, travailleurs, tous à la conférence de Forel.
Ça en vaut la peine.

Seconde année N° 5 – Samedi 2 février 1907

Lausanne

En 1905, l'Union ouvrière a fait traiter par Mme Jeanne Dubois le sujet : « La limitation des naissances dans la classe ouvrière ». Une protestation du syndic et des représentations du préfet furent adressées à la Maison du Peuple, à la suite de cette conférence. Il y a quelque temps la Société de Libre-Pensée a repris à peu près le même sujet : « Peu ou beaucoup d'enfants ? », avec, comme conférencière Mme Nelly Roussel. Nouvelles remontrances des autorités, et interdiction de M. le syndic van Muyden de refaire des conférences sur ce sujet. La Libre-Pensée est décidée de passer par dessus l'arbitraire municipal, elle informe que le professeur Auguste Forel traitera le même sujet : « Peu ou beaucoup d'enfants », le jeudi 14 février à 8 h. et demie du soir, dans la grande salle, Maison du Peuple.

L'Union ouvrière prie donc les travailleurs de Lausanne de venir en foule à la Maison du Peuple entendre M. Forel et par là manifester hautement leur mépris des mesures contre la liberté de parler, et de discuter sur un sujet qui nous intéresse au plus haut point.

Seconde année N°6 – Samedi 9 février 1907

Choses de Nice

Il est une erreur commune à beaucoup de gens qui consiste à croire que là où la classe privilégiée trouve, grâce à ses capitaux, acquis souvent par suite d'une exploitation éhontée, un climat idéal et des divertissements sans nombre, la vie du pauvre prolétaire doit avoir quelque chose de meilleur que partout ailleurs.

C'est cette fausse conception de la vie réelle qui faisait écrire à un de mes camarades le passage suivant : « Vous autres, ouvriers niçois, vous devez être heureux d'habiter ce pays béni des dieux, où l'on ne connaît guère l'hiver. En cette saison où, chez nous, dans le Nord, la vie est, pour ainsi dire, suspendue, vous jouissez d'un climat très doux, et, à la faveur d'un soleil splendide, vous pouvez assister à toutes sortes de fêtes que ne verront jamais les travailleurs de chez nous. »

Non, cher ami, à Nice, l'ouvrier y est exploité plus que partout ailleurs.

S'il suffisait pour être heureux d'avoir du soleil et de voir les riches s'amuser, oh ! alors, notre bonheur serait parfait ; mais malheureusement il nous faut autre chose.

D'abord, partout ailleurs, dans les centres commerciaux et industriels, le travail est à peu près assuré toute l'année. Les denrées et les loyers n'y subissent pas l'augmentation de prix que doit supporter l'ouvrier ici, en raison même du succès de la saison d'hiver. Celle-ci ne durant que quatre ou cinq mois, presque tous les métiers doivent forcément subir de ce fait, un

long chômage ; plus la saison sera bonne, c'est-à-dire plus les étrangers seront nombreux, plus l'ouvrier devra payer cher pour se nourrir lui et les siens.

Ce qui pèse surtout sur son maigre budget, c'est le loyer, car Nice est la ville de France, après Paris, où les logements sont les plus chers. L'ouvrier, s'il veut loger convenablement sa nichée, devra laisser au propriétaire le plus clair de son gain, sinon aller habiter, dans les vieux quartiers, des maisons infectes où l'on respire à plein nez l'épidémie et où les règles d'hygiène sont inconnues.

* * *

De plus en plus nombreux sont les déshérités de la vie qui se laissent tenter par le bien-être que leur promettent les innombrables réclames faites un peu partout, aux frais des hôteliers, les seuls intéressés.

Ils émigrent par ici en grand nombre, ils s'installent. D'abord tout va bien ; mais bientôt la famille s'augmente, les enfants deviennent nombreux, et c'est alors que commence pour eux la rude vie.

Il est à Nice certaines familles dont les enfants mangent toujours à peu près à leur faim, grâce au maigre salaire du père, ouvrier ou pêcheur, et à quelques journées que peut se procurer la mère ; mais vienne la fin de l'été, quand la température s'abaisse brusquement, et que sous la blouse et la culotte de cotonnade légère, encore amincie par l'usage, qui composent tout leur costume, les petiots se mettent à grelot-

ter, il n'y a dans l'humble logis aucune réserve permettant l'achat de vêtements chauds dont ces malheureux sont dépourvus.

La maladie du père ou de la mère les réduira au plus absolu dénûment ; faute d'une vareuse ou d'un tricot, ils ne peuvent sortir (ne serait-ce que pour aller à l'école) de la mauvaise chambre où ils vivent entassés ; le nombre en est beaucoup plus grand qu'on ne le croit, de ces marmots que le manque de vêtements retiennent prisonniers à la maison quand vient l'hiver, quelque clément qu'il soit chez nous.

Un journal de la localité nous en donne quelques exemples :

C'est d'abord la famille Ghiglion. Le père, charretier, est infirme ; la femme ne peut se livrer à aucune occupation rémunérée ; elle doit donner ses soins à ses sept enfants ; la grand'mère, infirme, est incapable de faire quoi que ce soit. Au total dix personnes qui ne mangent pas tous les jours.

La famille Carlin, le père et 7 enfants. Carlin, paralysé des jambes, ne peut se mouvoir. La fille aînée, 23 ans, est faible d'intelligence. Une autre fille de 17 ans s'occupe du ménage, soigne son père et les autres enfants, dont le plus jeune a neuf mois. Ces gens vivent dans un réduit sans air ni lumière.

Nous ne voulons pas allonger trop cette triste description. Quantité de familles, aussi misérables les unes que les autres, comptant chacune quatre, cinq et six gosses, seraient à citer.

La somme nécessaire pour nourrir ces pauvres diables et leur permettre de jouir du bon air qu'attédisent les rayons du

soleil de Nice, ne serait cependant pas considérable. Les riches, du reste, sont indifférents aux souffrances des miséreux.

Les pauvres intéressants, ceux qui, dans la terrible lutte pour la vie, ont été vaincus malgré de courageux efforts, ne tendent point la main aux passants ; ils ne veulent point de l'aumône avilissante.

Frappons donc à leur porte, aidons-les à se relever, à avoir conscience d'eux-mêmes, et ils feront de bons révoltés. Expliquons-leur que si les riches donnent parfois, c'est parce que le spectacle de la misère les gêne.

Mais expliquons-leur aussi que la cause de leur misère se trouve surtout dans le grand nombre d'enfants, qui, du reste, ne demandent pas à venir au monde pour continuellement souffrir. Invitons-les à se pénétrer de la doctrine sur la limitation des naissances...

L. Tusace

Seconde année N° 8 – Samedi 23 Février 1907

Dans les organisations

Lausanne

Le professeur Aug. Forel a donné, le 14 février, une conférence : *Peu ou beaucoup d'enfants ?* malgré la défense du syndic et les calomnies de la môme officielle. Comme suite à cet exposé, Forel devait donner, le jeudi suivant, une séance démonstrative des moyens anticonceptionnels. Cette séance fut annoncée payante, réservée aux personnes munies de cartes individuelles et pour adultes à partir de vingt ans. La clique des autorités communales s'est émue et voyez donc ce qu'elle a trouvé pour empêcher les conférences comme celles de Mme Dubois, de Mme Nelly Roussel, de M. Forel : un article de la constitution cantonale qui interdit les assemblées publiques quand elles sont *contraires aux bonnes mœurs*, un article visant la police locale qui a pour objet la répression de *toute atteinte portée à la décence et aux principes de la morale publique*, des dispositions du code pénal qui punissent celui qui *outrage publiquement les mœurs par des propos obscènes* ; une circulaire préfectorale sur l'exécution des dispositions *protectrices de la décence publique !!* Croyez bien que l'arsenal légal n'est pas épuisé comme cela. En cherchant encore un peu, il était possible de faire enfermer comme criminels ou fous les auteurs et les organisateurs des conférences auxquelles nous faisons allusion. Quelle belle canaillerie que la loi avec toutes ses ficelles d'interprétation, ses flottements

contenus entre l'esprit et la lettre. Admirez les articles et dispositions visés ! Quelle bénédiction, comme diraient les mômiens. Comme par magie, les lois sont là qui arment juste à point les pouvoirs publics en leur laissant toute latitude fantaisiste pour définir les bonnes mœurs, la morale publique, les propos obscènes, la décence, etc., etc... Vous pensez, comme moi, que voilà des textes élastiques, surchargés encore d'appréciations personnelles des autorités, qui permettent facilement de réduire les adversaires ? Et vous avez raison.

Alors ! protestons ? A quoi bon ? Nous ne faisons que cela journallement pour quantité de malversations gouvernementales et sans autre résultat que de nous faire bafouer. Ne protestons pas, mais agissons en dehors ou contre la légalité.

On a défini l'autorité « le droit d'abuser des gens ». Lutter contre l'autorité c'est donc faire œuvre de dignité. Les conférences Forel se feront. Que ceux qui ont compris, parmi les ouvriers, le pourquoi de la limitation des naissances se renseignent, ils assisteront aux séances démonstratives et seront instruits.

Fremdo

— Nous apprenons encore que notre Très Haut Conseil d'Etat, gardien de l'immoralité publique, vient d'interdire la publication de la conférence Forel. Il a délégué un de ses représentants à l'Imprimerie de la *Libre-Pensée* pour signifier à l'imprimeur que, si la Société de la Libre-Pensée voulait passer

outré à l'interdiction, l'imprimeur serait lui aussi processé.

C'est ainsi que nos maîtres entendent la liberté ! Il n'est plus permis, de nos jours, de vulgariser la science ! Il nous souvient qu'en de très doctes livres, à l'école, on nous enseigna que les temps n'étaient plus où la science était persécutée, que la liberté avait changé cela et que le progrès n'était plus arrêté dans sa marche !

Il y a longtemps que nous savons, nous autres pauvres diables, que la liberté n'existe réellement que lorsqu'elle favorise les actes d'arbitraire. Nous en avons la preuve une fois de plus. Et nous savons bien que le peuple ne bougera pas le petit doigt contre cette mesure. Les enseignements *laïques* et *civiques* que les instituteurs sont forcés de nous donner ne sont pas faits pour rehausser ce sentiment de notre dignité et libérer notre cerveau et notre volonté.

Mais dans toute cette affaire, nous voyons une chose : les libres-penseurs, dont quelques-uns peut-être inconsciemment, ont frappé juste. Des conférences, telles que celles du Dr Forel sur la question sexuelle ouvrent au prolétariat un chemin nouveau. Les *trop nombreuses familles* ne se rencontrent que chez les pauvres et contribuent à les asservir. Il faut à tout prix que les gouvernants maintiennent cet état de choses, car sans cela l'émancipation viendrait trop vite et les jours de revanche de la classe opprimée ne seraient pas loin. La classe capitaliste a besoin, pour maintenir sa domination, de l'obscurantisme du peuple. Tous les actes capables de l'émanciper sont pour elle matière à répression.

N'importe, c'est maintenant trop tard. Toutes les représ-

sions ne pourront rien contre le flot montant des idées nouvelles : plus on les réprime, plus elles s'élancent haut pour dominer l'humanité.

G. N.

Seconde année N° 9 – Samedi 2 mars 1907

Infanticide

On vient d'arrêter dans un village genevois une demoiselle qui a accouché d'un enfant né à terme et qui l'a tué. A qui la responsabilité de ce crime ? A tous ceux qui jettent la pierre et chrétiennement méprisent la fille-mère. A tous ceux qui divisent les nouveaux-nés en enfants naturels et en enfants qui ne le sont pas, comme si tous les enfants n'étaient pas naturels.

Chose curieuse, la mort est toujours légitime, comment peut-il se faire que la naissance ne le soit pas toujours ? Est-ce que celui qui a dit : croissez et multipliez ! Vous a enjoint de ne le faire que sous certaines conditions de formalité niaises et de cérémonies saugrenues, pareilles à celles des cortèges du bœuf gras à Pâques ? Est-ce que la nature, elle, reconnaît l'écharpe de M. l'officier d'état-civil ? Et puis, enfin, de quel droit nous, individus qui fautons tous, frapperions nous la fille-mère ? De quel droit, toi, société infâme, ramassis d'iniquités et de hontes, frapperais-tu ?

Seconde année N° 31 – Samedi 3 août 1907

Réflexions

Chaque fois que j'ouvre une feuille bourgeoise, mon regard tombe sur la relation d'un accident quelconque. Tantôt ce sont les enfants qu'un rouleau compresseur écrase, tantôt des ouvriers, jeunes et vieux qui se dégringolent d'un troisième ou quatrième étage et qui s'en vont se briser la tête, en bas, sur le pavé !

Rarement, jamais même, je ne vois des gens de l'autre classe se faire quelque mal en travaillant.

Oh ! c'est bien sûr aussi que nos maîtres ne vont pas laisser rôder leur progéniture sans une vigilante garde dans les rues d'une ville où se promène toujours quelque machine à écraser les cailloux ou les têtes des mioches de pauvres femmes qui vont en journée. Sans doute que nos maîtres ne vont point grimper sur les échafaudages de leurs villas ou de leurs maisons en construction.

Ce sont donc toujours les prolétaires ou leurs enfants qui alimentent la chronique « Accidents ». Pendant que la mère va faire la lessive, nettoyer les cabinets, procéder à toutes les basses besognes du ménage bourgeois, afin de parfaire le salaire insuffisant de l'homme, les gosses courent dans la rue, sans surveillance et sans guide, au-devant des dangers permanents.

On en rapporte de temps à autre un à la maison à l'état de cadavre, avec cette réflexion : « Bah ! il en reste assez de cette vermine ! ».

Madame, elle, accompagne en grande toilette son rejeton et veille avec soin ses moindres gestes. Si ce n'est elle, une mercenaire quelconque est là, qu'on traite de très haut, qu'on loge toujours mal, et qu'on paie aussi peu que possible.

Le gosse du pauvre échappe-t-il aux accidents de la rue, à l'anémie provenant du manque de nourriture, ou à la tuberculose des taudis malsains, c'est pour courir, une fois ouvrier, les risques d'un baigne industriel ou des chutes mortelles des bâtiments en construction.

Du commencement de sa vie à la fin, l'enfant du peuple est la victime de la société. La classe qui produit, la classe utile et seule nécessaire, est sous la domination de la classe bourgeoise, inutile et criminelle.

Oh ! je sais bien que maintenant, de tous côtés, des signes d'un réveil se produisent. Je sais bien que le prolétaire grogne, mais je sais aussi que les bourgeois se jettent sur lui à la moindre tentative de briser ses chaînes. Les syndicats ouvriers se fortifient cependant malgré tout. Ils prennent plus de force. Peu à peu, une société nouvelle sort du chaos, bien lentement il est vrai, mais elle se dessine.

Travaillons donc, camarades, fortifions donc nos syndicats, germes des révoltes futures, semons-y crânement l'esprit d'indépendance, la haine de la patrie, des chefs, des lois inutiles. L'œuvre est immense, cherchons partout autour de nous des énergies jeunes, agissantes et libres. Fortifions l'union et chassons la discorde.

Une vie meilleure pour nos enfants, sinon pour nous, naîtra de ces efforts. La vieille société s'en ira avec son cortège de crimes, d'infamies et d'horreurs.

Seconde année N° 40 – Samedi 5 octobre 1907

La loi de l'homme

Le tribunal cantonal de Thurgovie avait, ces jours derniers, à juger une fille-mère, Marie Scheffert, accusée d'infanticide.

Et c'est à la *réclusion perpétuelle* qu'il l'a condamnée.

Tel est le fait brutal. Et je ne sache pas qu'on s'en soit ému. Marie Scheffert — que je ne connais pas — est sans doute une pauvre et les lois se font plus dures, les jugements plus lourds, les condamnations plus inexorables pour ceux qui n'ont pas d'argent. Et « l'opinion » n'y prend pas garde. Il faut être millionnaire comme Dreyfus pour soulever l'opinion.

Marie Scheffert est donc condamnée, recluse à perpétuité. Si, à la clarté de ce fait, on examine l'amour au point de vue de ses conséquences sociales, on constate avec stupeur que la société n'a d'indulgence et la loi de protection que pour ceux qui en sont indigne. La fille séduite, désespérée, ou misérable, ou haineuse encore à l'égard de ce rejeton de celui qui l'a dupée, et qui tue l'enfant du malheur, cette fille — même pour les plus féroces — devrait avoir encore quelque excuse : l'ignorance, la crédulité, l'impitoyable réprobation de ceux qui lui jettent la pierre et lui font la vie dure, la misère, que sais-je ?

Le séducteur n'en a aucune. Or la fille-mère, fût-elle même la meilleure des mères, est mise au ban de l'opinion ; pour ce qui est du séducteur, il continue librement le cours de ses exploits, père d'une famille légale, honorable bourgeois,

magistrat influent, commerçant estimé, exemple de sa commune et édification de sa paroisse. La loi, faite par l'homme, absout l'homme et écrase la femme. Et les usages sont plus cruels encore que la loi. Or il est un principe de morale élémentaire en tous cas qui considère comme complice d'un délit celui qui a poussé directement ou indirectement le délinquant à commettre son acte. Celui-ci sans lequel l'enfant n'eût pas été mis au monde, celui-ci a sa part de responsabilité dans tout ce qu'il adviendra après la naissance.

Quant à l'enfant naturel, c'est un innocent.

Et pourtant on lui impose tous les devoirs des autres enfants ; on ne lui reconnaît aucun droit. Sa naissance reste pour lui une tare indélébile. Par une sorte de monstrueux illogisme, on lui en fait porter la responsabilité ! Et voilà pourquoi des filles-mères tuent leur enfant parfois.

Non, il y a quelque chose de répugnant, d'inique, d'atroce, dans le jugement rendu par le tribunal cantonal de Thurgovie. Je ne puis croire que dans le cas de Marie Scheffert, il n'y ait qu'une coupable. Les plus coupables et théoriquement les seuls coupables, c'est le père de l'enfant et la société.

Alice BERNARD

Seconde année N° 48 – Samedi 30 novembre 1907

Plus d'enfants !

La municipalité de Vevey vient de donner une preuve de plus de son libéralisme. Et cette fois-ci, ce n'est pas à l'endroit de l'Union ouvrière, mais de la loge des Bons-Templiers. Rien de subversif, comme vous voyez. Mais la sollicitude de nos Gessler veveysans, parmi lesquels nous avons le bonheur de compter l'ex-ouvrier von der Aa, ne connaît pas de borne.

La loge des Bons-Templiers avait demandé à la municipalité la salle du Casino pour une conférence antialcoolique du professeur Forel. On la lui accorde. Des imprimés, distribués en ville, annoncent la conférence. Sujet : *Les causes sociales de la dégénération de notre race. Leur remède.* Mais les organisateurs avaient compté sans nos tyranneaux. L'avant-veille du jour indiqué, ceux-ci leur font savoir que l'usage de la salle leur est retiré, *le titre de la conférence étant suspect et le conférencier voulant sans doute parler des moyens anticonceptionnels.*

A la hâte, on fait imprimer de nouvelles convocations. Cette fois-ci, le titre ne prête plus à équivoque. Les points sur les *i* sont mis. C'est : *La question sociale et l'alcoolisme.*

« Il est bien entendu, écrit alors le banquier-syndic Jomini aux Bons-Templiers, que cette conférence sera strictement antialcoolique et que le conférencier n'abordera en aucune façon le sujet mentionné sur les bulletins distribués en ville. La police assistera du reste à la conférence, avec ordre d'inviter M. Forel à se retirer si cette condition n'était pas observée. »

Ce fait, l'interdiction d'une conférence, devenu banal en Suisse par sa fréquence, n'en contient pas moins une indication que nous aurions tort de ne pas souligner.

Les bourgeois ont une peur atroce de voir la population ouvrière diminuer. Ils savent que si les travailleurs se mettaient dans le bonnet de ne plus faire d'enfants, ce serait un soulagement pour eux.

Ce serait la diminution du chômage, l'atténuation de la misère, la possibilité d'élever les salaires et de diminuer les heures de travail plus facilement qu'à l'heure actuelle. Ce serait les femmes du peuple cessant d'être des machines à accoucher, désertant les fabriques où elles s'enlaidissent et meurent prématurément, pendant que la marmaille est à la crèche ou dans la rue. Cela serait le désordre, la désolation de l'abomination — pour les bourgeois. Aussi ceux-ci, on le voit, prennent leur précaution.

Mais nous, prolétaires, quand cesserons-nous de penser et d'agir en bourgeois ? Quand aurons-nous aussi en vue, dans la question si importante et si grave de la procréation, l'intérêt de notre classe, de l'humanité ? Les grandes familles, c'est la consolidation de la bourgeoisie, l'assujettissement du prolétariat.

L'ouvrier qui a beaucoup d'enfants, à moins d'une volonté exceptionnelle, est perdu pour la propagande. Il oublie le syndicat, absorbé qu'il est par les soucis de toutes sortes. La crainte d'être jeté sur le pavé tue en lui tout ressort. La grève lui apparaît comme un épouvantail.

Il se résigne !

Et, n'étant pas soutenu par l'idée fixe d'exproprier le capitaliste, n'étant pas fortifié par la haine du parasite, cet ouvrier se met à boire. Le syndicat, pour lui, c'est le café. Alors interviennent les philanthropes, les bienfaiteurs. Les bonnes âmes prennent soin de la marmaille : il est perdu à tout jamais. Ce travailleur, ce résigné, aurait pu être un camarade : ce n'est qu'un monstre — et une victime de tous ceux qui pensent comme nos municipaux de Vevey.

Cette interdiction imbécile dessillera-t-elle les yeux des travailleurs ? Nous osons l'espérer.

En tout cas, il est du devoir du syndicat, de l'Union ouvrière, de ceux que l'esclavage et la misère révoltent, de s'atteler — et sans plus longtemps tarder ! — à la propagande pour la limitation des naissances. Nous devons apprendre à nos camarades, à nos sœurs, à nos filles, à nos garçons, qu'ils peuvent, grâce à la science, se livrer désormais et en toute sécurité aux joies de l'amour sans courir le risque de donner la vie à des malheureux.

A Genève, à La Chaux-de-Fonds, des groupes qui se donnent exclusivement pour tâche la vulgarisation des moyens anticonceptionnels ont été créés. En Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en France (*Régénération*, 27, rue de la Duée, Paris), des groupes analogues existent depuis longtemps et sont fédérés. Mais cela sera insuffisant tant que les syndicats ne les seconderont pas. C'est à cette tâche que nous les convions. Allégés de la marmaille, les travailleurs attaqueront alors sérieusement les capitalistes, tandis que jusqu'ici ils n'ont fait que se défendre.

Plus d'enfants, camarades. Les travailleurs n'en ont que trop fait. Ils n'ont que trop connu les « joies » de la famille dans la société actuelle ! Pour rétablir l'équilibre, tombons volontairement dans l'excès contraire. Les bourgeois ont tous les luxes : laissons-leur encore celui de faire des enfants. Et périsse l'humanité, plutôt que de la voir éternellement composée de maîtres et d'esclaves.

EMILE

Troisième année N° 8 – Samedi 22 février 1908

Lettre de Bienne

Bienne, 17 février

A peine les conférences données palle camarade Bertoni sur les classes ouvrières avant 1789 sont-elles terminées, que le Groupe d'Etudes sociales de Bienne nous fournit l'occasion d'entendre le camarade Dr Brupbacher de Zurich sur le sujet *Moins d'enfants, moins d'esclaves*.

Inutile de conter aux lecteurs de la *Voix du Peuple* les succès obtenus par les intéressantes conférences de Bertoni.

Les cinq soirées, devant un auditoire très nombreux, ont laissé même sur les indifférents un rayon de lumière qui, espérons-le, saura dégager les cerveaux encore victimes de bien des préjugés.

Les conscients en ont profité pour affermir l'opiniâtreté avec laquelle ils luttent pour un bien-être et une liberté revenant de droit à tout individu.

Plusieurs passages nous ont prouvé que les améliorations de la classe ouvrière ne sont dues qu'à l'action puissante des opprimés sur les oppresseurs ; et non pas grâce à la confiance, à l'attente ou à la large intelligence de certains soi-disant amis du peuple, de ces vieux pontifes autoritaires et germanisateurs qui prétendent affranchir le travail du capital depuis les fauteuils du palais fédéral. L'affranchissement de toutes servitudes politiques ou économiques ne sera l'œuvre que des asservis même. L'œuvre accomplie par une minorité ne profitant qu'à cette minorité, engageons-nous tous à la

lutte pour l'émancipation intégrale de la classe productrice pour qu'il y ait profit pour tous.

Samedi soir 15 écoulé, le camarade Brupbacher nous a entretenu sur les moyens de la limitation des naissances. Beaucoup de camarades y ont participé avec leurs compagnes et sûrement que celles-ci en ont retenu des bons conseils. Femmes d'exploités auxquelles les conditions sociales défendent de manger à votre faim, croyez-vous pouvoir nourrir l'enfant qui est-en vous ? De vos enfants nés pauvres de sang, sujets à toutes les maladies, vous augmentez la foule des affamés, des légions de sans-travail, de sans-métier, les esclaves du capitalisme, chair à machine, les régiments de l'Etat, chair à mitraille. Faites beaucoup d'enfants, disent les maîtres ; empêcher cette production est immoral ; la patrie veut le sang de ses enfants. Le capitalisme et l'Etat exigent de l'ouvrier beaucoup d'enfants pour travailler à l'augmentation continue de la richesse nationale. Beaucoup d'enfants, des moyens de subsistance inférieurs au nécessaire, point de temps à consacrer à leur développement intellectuel, tout cela fait des hommes faibles de constitution et d'intelligence ; résultat : des kroumirs, des jaunes. Peu d'enfants, plus de facilité à en faire des hommes éveillés, de bons militants syndicalistes, aptes à grossir les rangs révolutionnaires.

Les deux propagandistes ont laissé à Bienne une bonne graine qui ne manquera pas de porter ses fruits.

Moscolds

Troisième année N°8 – Samedi 22 février 1908

Faites des enfants !

Nous lisons le triste entrefilet suivant, qui, mieux que toute conférence, donne un aperçu critique de la situation créée aux mères qui ne savent ou ne veulent, sous les prétextes d'une morale stupide, se prémunir par des moyens anticonceptionnels contre le danger des trop grandes familles :

« *Soleure.*— *Trente-et-un orphelins.* — On a enterré dimanche à Mümliswil deux excellents pères de famille de 47 et 48 ans, qui laissent entre eux deux trente-et-un orphelins. »

Triste, triste !!

Troisième année N°8 – Samedi 22 février 1908

La femme et le mouvement ouvrier

Nous avons reçu, en réponse à l'article *la femme et le mouvement ouvrier*, les lignes suivantes que nous insérons avec plaisir :

En effet, la femme a une influence considérable dans tout son entourage. Mais, hélas, la femme d'ouvrier est soumise, où est forcée de se soumettre malheureusement pour elle. Car souvent avec la paye de son mari elle ne peut pas donner le tour, surtout où il y a plusieurs enfants. Alors la femme se voit obligée d'aller mendier du travail à vil prix ou d'aller frapper à la porte des pasteurs ou des dames de charité.

Par ce fait elle n'est plus libre d'elle-même et en même temps elle entrave la liberté de toute sa famille. Une fois qu'une femme est entre les mains du pasteur ou des dames de charité, elle a de la peine à s'en sortir. On s'occupe de tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle peut dire et où elle va, ainsi que toute sa famille. De là viennent souvent les contrariétés dans les ménages ouvriers.

Car ces messieurs ou ces dames, qui ont donné des bons de pain, de lait ou de viande ou autres choses, font cela d'une main et de l'autre ils retiennent la liberté de la femme. Ils font l'aumône parce que la femme, en recevant les dons, est soumise à toutes les remontrances et on ne néglige pas de lui reprocher que si votre mari ou vos fils n'allaient pas aussi souvent aux assemblées d'ouvriers, de syndicat ou autres ils ne

dépenseraient pas tout leur argent et vous pourriez donner le tour. Et c'est toujours la femme qui entend tous les reproches, et de partout.

Pour remédier à tout ce mal, et afin que l'ouvrier ait un soutien du côté de la femme, il faut briser les liens qui la retiennent, et pour briser ces liens je ne vois qu'un seul moyen : il faut que l'homme prenne plus de souci de son ménage, de l'entretien de ses enfants et, surtout — le plus nécessaire — qu'il reste un peu plus à la maison afin de renseigner sa femme et ses enfants sur tout ce qu'il est nécessaire de savoir ; qu'il aille un peu moins au café, car souvent avec l'extra que le mari fait le soir, la femme pourrait acheter ce qu'elle va demander chez les pasteurs.

Le jour où l'homme comprendra que c'est son intérêt de rester avec sa famille, de faire tous ses efforts afin que la femme ne soit pas obligée de mendier ni d'aller travailler dans les fabriques malsaines, le jour où l'ouvrier se rendra bien compte de tout ce qui est nécessaire dans un ménage et de tous les soins que demande un enfant, ce jour-là, ce sera fini des grandes familles. Et lorsqu'il n'y aura plus de grandes familles, il y aura beaucoup moins de misère, beaucoup moins d'ouvriers qui chômeront, et en même temps moins de soldats pour marcher contre les grévistes.

Le jour où la femme pourra se passer de tout ce monde qui la tient enchaînée, on verra les femmes accompagner leur mari dans les assemblées d'ouvriers ainsi que dans les fêtes, aussi bien que les femmes de tempérants dans leurs réunions et leurs thés.

Cette fois la femme pourra entendre, comprendre et enseigner tout ce qui se dit dans les assemblées d'ouvriers. Alors l'homme et la femme travailleront ensemble pour les mêmes idées et le même but. De cette façon nous arriverons plus vite à l'abolition de l'esclavage de la femme.

Une ennemie des pasteurs

Troisième année N° 14 – Samedi 4 avril 1908

Misère et fécondité

Les prés peuvent fleurir pleins d'air vivifiant et de lumière bienfaisante ; les ruisseaux peuvent couler sur les mousses de leur lit, les oiseaux peuvent gazouiller avec la brise dans les rameaux pleins de sève printanière.

Mais toi, prolétaire maudit, esclave de la faim, de l'ignorance, des préjugés scolaires, des atavismes chrétiens et de toutes les iniquités sociales, tu traîneras derrière les vitres sales des usines ta jeunesse désespérée et tes généreuses conceptions déçues. Et quand l'amour viendra passer dans tes rêves, prends une compagne parmi les esclaves de ta race féconde, fonde un foyer sans pain, perpétue tes humiliations et tes désespoirs en créant une moisson de chair dégénérée ; plus tu en feras mieux cela vaudra car s'il en y a de trop, la tuberculose, le rachitisme, l'épuisement et les jurés bourgeois des cours d'assises se chargeront de te débarrasser du superflu.

Et ceux qui te resteront prends-en bien soin, car plus tard la patrie en aura besoin pour défendre les usines, les châteaux, les parcs de ceux que tu auras enrichi de tes peines et de tes larmes.

Voilà ce que t'enseigne la morale de tes maîtres, mais nous qui connaissons l'hypocrisie de cette morale nous te disons : Ne fais pas plus d'enfants que ta terrible condition de galérien ne te permet d'en nourrir. Ne vois-tu pas que ta femme se consume et se déprime dans les souffrances et les

fatigues d'une suite ininterrompue de gestations et d'allaitements sans fin. Que chaque nouvelle vie que ton inconscience va faire éclore sera une branche de plus qui demandera aux aînés une partie de la pitance de famine que tu as déjà tant de peine à leur donner.

Perfectionne tes sens et ne laisse pas ton amour s'avilir dans une procréation bestiale et sans mesure. En un mot, viens au néomalthusianisme qui t'apprendra à respecter ta compagne, à aimer ton foyer que la science t'apprendra à peupler selon tes moyens et selon ta volonté et à secouer l'esclavage moral, si utile pour maintenir l'*Ordre* et les positions acquises des potentats de notre sanguinaire et atroce civilisation moderne.

Ta famille toujours plus nombreuse et ton foyer toujours plus étroit ; tes fils et tes filles toujours plus affamés et ton salaire d'exploité toujours plus avili, ne te disent-ils pas qu'il est temps de demander à la science de mettre un terme à ta coupable paresse intellectuelle ?

Plus tard, lorsque tes fils auront grandi dans la poussière des rues, corrompu leur conscience dans la lèpre des usines et des casernes ; lorsque tes filles auront traîné leur misérable adolescence sans rêve et sans idéal au service des grandes cations de la finance dont elles hériteront les vices et les tares ; lorsque ta compagne aura vieilli avant l'âge, exténuée par les supplices de la maternité et des anxiétés du lendemain, alors tu penseras peut-être à ceux que tu appelles aujourd'hui des énergumènes, des sectaires et des utopistes et tu diras : Je suis un criminel et un lâche d'avoir repoussé la seule main amie qui

m'était tendue quand il en était temps encore.

Criminel, d'avoir ensemencé sans réserve les sillons de la misère humaine pour servir de pâture aux moissons noires des mitrailleuses, des prisons et des hôpitaux.

Lâche, d'avoir livré la conscience de mes enfants aux grimaces hypocrites du piétisme chrétien dans le seul intérêt d'une charité plus hypocrite encore et plus avilissante.

Si ton inconcevable paresse ne t'empêchait pas de voir l'abîme de honte et de désespérance que la société prépare à ta postérité, quelle reconnaissance voudrais-tu qu'ils aient pour toi les innocents que tu auras livrés, dès les premières lueurs de la vie, à l'écrasement de l'infâme régime du veau d'or sous lequel nous nous débattons ?

Dans ces conditions-là, celui qui donne la vie à un être pour lequel il ne peut prévoir qu'un avenir de famine et de souffrance, est plus malfaisant que celui qui ôte la vie à un inutile parasite social.

Assez d'inconscients et de dégénérés, assez d'esclaves et de larbins. C'est dans ta race qu'on abuse et qu'on abâtardit que se recruteront un jour les judas et les caïns qui n'attendront qu'un signal de la réaction pour tremper leurs mains fraticides dans le sang des grèves et des guerres civiles.

Plus ta race sera féconde, plus ton œuvre d'affranchissement sera stérile et douloureuse.

A. SINNER

Troisième année N° 15 – Samedi 11 avril 1908

Mot de la fin

On posait à M. Piot, l'apôtre de la repopulation, la question suivante :

— Quel est l'homme qui se trouve le plus satisfait, celui qui a un million ou celui qui a une dizaine d'enfants ?

— ??

— Incontestablement le dernier, car celui qui a un million en veut davantage encore, tandis que celui qui a douze enfants en a assez !

M. Piot n'en est pas encore revenu.

Troisième année N° 18 – Premier mai 1908

Les grandes familles et le syndicalisme

Dans un numéro spécial de propagande, comme celui que la *Voix du Peuple* consacre chaque année au Premier-Mai, ce sujet a sa place toute marquée.

Le syndicalisme qui se réclame de l'action directe se donne comme but la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ses moyens de combat, insuffisants pour nourrir toutes les bouches.

Les grandes familles, c'est la providence du capitaliste !

C'est le nombre des bras augmentant sur le marché du travail, et le salaire diminuant fatalement, malgré les efforts du syndicat en vue de le maintenir ou le relever.

C'est la grève ajournée, compromise ou perdue, parce que, si l'on accepte allègrement pour soi toutes les souffrances, on hésite et les meilleurs deviennent lâches quand il s'agit de les faire partager aux siens.

Les grandes familles, c'est les patrons ne se faisant pas faute de se servir du lockout — cette arme bien chrétienne — parce qu'ils savent que des enfants en seront atteints et que le prolétaire aime sa progéniture.

Les grandes familles, c'est l'impossibilité matérielle de se déplacer, d'aller d'une ville à l'autre, alors que la situation de l'ouvrier devient toujours plus incertaine et plus instable.

Les grandes familles, c'est encore l'obligation de supporter sans broncher toutes les avanies, toutes les vexations, toutes les humiliations, toutes les turpitudes, tous les ou-

trages ; c'est la nécessité de faire « le poing dans sa poche » pour ne pas perdre son salaire, alors que ce poing serait infiniment mieux sur la face du maître ou du contremaître.

Les grandes familles, enfin, c'est pour le travailleur l'abaissement de l'intelligence, l'amoindrissement du caractère ; c'est la perte de la droiture, de la franchise, de la fierté, de la dignité humaine en un mot, sans laquelle on cesse d'être un homme.

Voilà ce que sont les grandes familles, pour celui qui est forcé de vendre sa force-travail !

Il faut donc que le syndicalisme révolutionnaire, s'il veut réellement se suffire à lui-même, ne néglige pas plus longtemps la propagande néo-malthusienne. Elle est indispensable, elle est urgente, puisqu'elle indique les moyens préventifs et scientifiques grâce auxquels on peut satisfaire aux besoins sexuels sans courir le risque de mettre au monde des créatures non désirées. Vulgariser ces moyens, c'est donc travailler pour le bien de l'individu et de l'espèce, c'est donc travailler pour la société de liberté et de bien-être, d'égalité et de justice.

Le prolétariat s'est assigné pour but l'abolition des classes. Mais pour que celle-ci devienne un fait accompli, sans aucun espoir de retour au passé, il faut qu'elle soit l'œuvre d'hommes intelligents, conscients et forts. Et ces hommes-là, qu'on ne se fasse pas d'illusion, ne se recrutent pas dans les familles nombreuses. Celles-ci ne peuvent fournir à leurs membres ni bonne nourriture, ni bonne éducation, ni bon logement, ni bons soins — toutes choses indispensables pour

que l'être humain soit sain de corps et d'esprit. La révolution ne sera pas l'œuvre du prolétariat ignorant et en haillons.

Diminuons donc immédiatement la misère, en remplaçant l'humanité de hasard par la procréation consciente. Nous préparerons sûrement ainsi des hommes vraiment aptes à lutter contre le capitalisme.

E. CASTEU

Troisième année N° 18 – Premier mai 1908

N. B. — Les camarades qui désirent connaître les moyens préventifs n'ont qu'à s'adresser à la *Voix du Peuple*, en joignant un timbre pour la réponse.

Limitation des naissances

Un père et une mère, à Debreczil, en Hongrie, viennent de tuer leurs dix-huit enfants, « pour qu'ils ne souffrent plus de la faim. »

Engendrez, engendrez, pauvres gens. Il paraît que c'est là un devoir... Eh bien, non. Le devoir est tout autre. Comme le disait si bien, un jour, Séverine : « Tant qu'encourageant le pauvre à augmenter l'effectif de la nation, on ne lui aura pas fourni les moyens d'élever ceux qu'il a engendrés ; tant qu'il ne sera assisté qu'en monnaie de singe, viande creuse et félicitations de philanthropes, qu'il écoute goguenard, et se garde, comme de la peste de pluraliser sa graine : viande à caserne, viande à fabrique, viande à trottoir ! »

La grève des ventres !

Jacques Bonhomme

Troisième année N° 19 – Samedi 9 mai 1908

Pour la limitation des naissances

C'est dans le *National suisse* que nous trouvons l'anecdote suivante :

« Un habitant de Shanghai, Zaling, ayant su que la poule d'un de ses voisins avait pondu un œuf, lui adressa — au voisin, pas à la poule — ses plus chaleureuses félicitations. A quelque temps de là, la femme de ce voisin mit au monde un petit garçon : Zaling ne bougea pas.

Comme un indiscret lui demandait les raisons de son attitude, il l'expliqua de la manière suivante :

— Si je félicite quelqu'un, dit-il, c'est parce qu'il est digne de félicitations. En ce moment, les œufs coûtent de plus en plus cher à Shanghai, c'est pourquoi quand la poule de mon voisin a pondu un œuf, je lui ai fait des félicitations. La vie devient de plus en plus difficile à Shanghai, aussi quand mon voisin eut un nouveau bébé, je ne l'ai pas félicité. Je pourrais même à la rigueur lui présenter mes vœux de condoléances ! »

Est-ce que le *National Suisse* a voulu par là, en ce temps de crise horlogère, de chômage, de vie malaisée, impossible, adresser un blâme adroit, un reproche discret aux ouvriers trop prolifiques, aux « familles nombreuses » ? Est-ce un encouragement donné, sans vouloir se compromettre, à la limitation des naissances ? Ma foi, ça en a tout l'air.

Jacques Bonhomme

Troisième année N° 23 – Samedi 6 juin 1908

Limitation des naissances

Les statisticiens jettent de nouveaux cris d'alarme — la spécialité des statisticiens est de jeter des cris d'alarme — à propos du ralentissement de la natalité. Seulement, ils sont obligés de reconnaître que ce phénomène n'est pas particulier à la France ; il est constaté dans tous les pays civilisés ; bien mieux, *il se manifeste à mesure que les pays se civilisent.*

Et, dans chaque pays, ce sont les classes les plus cultivées, les plus raffinées, qui s'abstiennent de mettre au jour des enfants, tandis que les classes pauvres, avec une brutale imprévoyance, engendrent des légions de malheureux.

Le simple rapprochement de ces faits pourraient suggérer aux savants sociologues et repopulateurs certaines réflexions. Dans l'échelle des êtres, depuis les poissons qui pondent des milliers d'œufs jusqu'aux mammifères supérieurs qui portent un ou deux petits, on constate que la fécondité diminue en proportion du perfectionnement. La même loi s'applique à l'espèce humaine. La natalité ne diminue pas à cause de l'affaiblissement ou de la corruption de la race ; au contraire, elle diminue parce que la sagesse, la raison éclairée, les sentiments délicats l'emportent de plus en plus sur l'aveugle impulsion de la bestialité.

Jacques Bonhomme

Troisième année N° 24 – Samedi 13 juin 1908

Mouvement ouvrier international

France

Nos camarades ouvriers savent que les bourgeois, par l'intermédiaire de leurs prêtres et de leurs politiciens, aiment à prêcher au peuple de se multiplier afin de donner des enfants à la patrie, alors qu'eux-mêmes sont d'une habileté consommée dans l'art d'éviter les grandes familles. S'il ne s'agissait que de « défendre la patrie », il est peu probable que les ennemis hypocrites du néomalthusianisme feraient tant de bruit, puisque la patrie n'est plus guère menacée. Mais c'est qu'il s'agit vraiment pour les capitalistes d'avoir sur la main de la chair à travail en abondance. Dans la production, pensent-ils, la loi de l'offre et de la demande restera longtemps œuvre juste, exacte. Quand il y a peu d'ouvriers de disponibles, ah ! ma foi, les salaires risquent de s'élever, tandis que lorsqu'il y a des masses de travailleurs qui attendent là de l'occupation, la main-d'œuvre peut s'avilir et les bénéfiques du patronat vont décupler. C'est bien raisonné. Heureusement que les travailleurs comprennent peu à peu que les grandes familles pour eux c'est un supplément de charge, c'est un sabot d'enrayage dans l'action syndicale et révolutionnaire, c'est une des causes du chômage. Aussi les femmes du peuple commencent-elles à faire par-ci par-là la grève du ventre. Celle-ci donne des résultats immédiats, on va s'en rendre compte.

Au Creusot, dans le fief du sieur Schneider le Français, al-

lié du Krupp l'Allemand pour la fabrication des canons contre les indigènes du Maroc, la natalité était en 1893 du 30 pour 1000 ; en 1904, elle n'était plus que 19,7 pour 1000. C'était une diminution de plus du tiers du taux des naissances. Le patron de l'immense usine vit venir le danger. « Diable, se dit-il, si mes ouvriers ne font plus de gosses, je vais manquer de bras. Impossible de les forcer à en fabriquer, les boniments de repopulateurs ne prennent plus. Alors quoi ? Eh bien, il ne me reste qu'à éviter que les mioches mis au monde ne meurent. » Et aussitôt la grande ganache d'usiner d'entrer à composition et d'accorder à ses ouvriers ce qu'ils réclamaient depuis longtemps : assistance médicale et pharmaceutique, mesures de salubrité de la ville, hygiène des logements. Inutile de dire que la mortalité infantile baissa presque de la moitié. Voilà donc une façon d'action directe très décisive que nos compagnes et que les syndicalistes ne devraient pas négliger.

Troisième année N° 25 – Samedi 20 juin 1908

Misère, ivrognerie

Il est des grandes villes, centres des lumières et de l'intelligence, qui sont, comme on dit, les fleurs mêmes de la civilisation. Il semble donc que, là, tout devrait être meilleur, plus beau, plus haut, plus enchanteur, plus aimable qu'ailleurs. Hélas ! la Heur de la civilisation est toujours comme l'ortie rouge, elle est puante.

Ce qui m'a toujours gâté les grandes villes que j'ai connues, c'est l'ivrognerie des femmes dans les quartiers de misère, dans les quartiers de gueux, de loqueteux, de meurt-de-faim. C'est là qu'on voit à quel prix s'obtiennent le luxe, l'abondance, le confort, les aises de ceux qui disent que la civilisation est une fleur ! Ah ! l'ivrognerie des femmes... Et sont-elles coupables ces pauvresses têt flétries, déformées, usées par les rudes métiers et les relents des taudis ? Sont-elles coupables ces femmes que la société voue aux besognes qui forcent les membres de la femme aux efforts de l'homme ? Grâce à la civilisation, grâce à l'Ordre, un être est apparu qui n'est femme que par le sexe. Au moral comme au physique, cet être est à peine dégrossi. Parfois seulement, son cœur un instant s'éclaire : l'attendrissement, le chagrin, l'indignation y passent et le traversent d'un coup. Elans passagers, et contre lesquels tout endurecit cette pauvre créature, la rigueur de la vie quotidienne, le train du ménage, les brutalités du sort. Des disputes, des coups, c'est le foyer. Une grossière tâche, un fardeau nouveau, c'est la maternité. Et l'enfant grandit dans la

terreur des mains toujours levées pour frapper, opprimé, comprimé. Contrairement à l'enfant des classes aisées qui est homme trop tôt, il reste, selon la remarque d'un observateur, enfant trop tard. Et quel exemple a-t-il ? La mère boit. Pourquoi ? Parce que boire c'est oublier ; boire, c'est un plaisir équivalent à celui que « ceux d'en haut » trouvent à lire, à rêver. La consolation, la force morale et la résistance physique, l'oubli des maux, l'oubli des fatigues et de la froidure, le courage, la patience, l'étourdissement, on demande tout cela à ce feu qui soutient, qui enfièvre, au rogomme, à l'eau-de-vie, à la topette de sacré chien, au petit verre, à cette boisson corrosive que les marchandes criaient au dix-huitième siècle dans les rues, en l'appelant de ce nom populaire d'une signification si terrible : *la vie ! la vie !* L'ivresse pour les gueux et les gueuses, c'est la grande fête et le seul rêve. Parce que la société ne les a pas mis à même de goûter des plaisirs, des joies plus hautes, dans les courts répit il n'y a que l'abrutissement qui leur sourit. Les souvenirs de la famille remontent et s'arrêtent à la beuverie qui signala le jour du mariage dans quelque arrière-salle de cabaret. Les plaisirs tournent autour de la bouteille où les hommes, les femmes, les marmots même vont, aux jours de repos et de réjouissance, boire une grosse joie ou puiser l'ébriété batailleuse. Puis, ces jours-là cuvés, recommencent pour la femme le labeur, la misère de la vie, de la maladie, des privations, des jours sans feu, des enfants sans pain, l'existence implacable, écrasante, qui à la longue amène l'hébétement de la raison, des idées et du cœur, des facultés, des sentiments. Souffrir et boire vont de

pair ainsi.

Donc si le problème de l'ivrognerie dans les classes riches est un problème de l'oisiveté, avec sa solution dans le travail, dans l'utilité sociale, le problème de l'ivrognerie dans les pauvres classes sacrifiées est pour moi le problème même de la misère, avec sa solution dans la fraternité, dans le mieux-être, dans la justice sociale. C'est ce que nous réclamons !

TRISTAPATTE

Troisième année N° 26 – Samedi 27 juin 1908

Féminisme

Un des arguments favoris des esclavagistes consistait à dire que les noirs sont des enfants. De même, quant à la soumission de la femme à l'homme, on évoque contre nous notre délicatesse physique qui nous rapproche de l'enfant, et notre frivolité, et notre coquetterie, comme s'il n'y avait ni délicats, ni frivoles, ni coquets parmi les hommes. Nous sommes ainsi d'éternelles mineures, mais alors que la soumission des mineurs n'est que temporaire, la nôtre est perpétuelle. Or, la minorité perpétuelle n'est pas autre chose que la servitude. Aucun artifice de langage ne saurait déguiser cette vérité.

L'assujettissement de la femme est dans l'intérêt social, prétend-on. A l'appui de cette opinion, que propose-t-on ? Des raisons d'alcôve et de pot-au-feu. Il faudrait quelque chose de plus décisif. Ce ne suffit pas pour légitimer ce fait d'un sexe au service de l'autre.

Les deux sexes ont été créés pour se compléter l'un par l'autre. La femme est l'égale de l'homme. Voilà le grand mot lâché ! Nous protestons donc contre Molière, quand il prétend que

Du côté de la barbe est la toute-puissance

et quand il dit :

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont pas d'égalité.

Vue fausse et superficielle s'il en fut ! Ces deux moitiés, pour qui embrasse la vie totale de l'humanité, ne se peuvent pas plus concevoir l'une sans l'autre que la fleur sans la tige. Ces deux moitiés sont diverses ; elles ne sont pas inégales. La femme vaut l'homme, dans sa sphère particulière. Les sexes ne peuvent se comparer et être déclarés l'un inférieur, l'autre supérieur. Ils ne sont pas comparables, dis-je. On ne peut les dire inégaux par conséquent. Ils sont complémentaires, indispensables l'un à l'autre, et de ce fait équivalents. Ils ne sont rien et ne peuvent rien l'un sans l'autre, aussi bien au point de vue de l'individu qu'au point de vue de l'espèce. Ni l'homme ni la femme ne peuvent se réaliser complètement que l'un par l'autre et l'un pour l'autre ; ils ne s'affirment tout entiers qu'en se donnant l'un à l'autre. Mais pour que nous puissions nous donner, il faut que nous nous appartenions. Cessez donc, messieurs, de dire et de croire que nous ne sommes que les ombres et les reflets de vous-mêmes. Cessez de nous traiter en race conquise, et non en race alliée. Egales en devoirs, en responsabilités pénales, de stricte justice nous devons être les égales de l'homme en droits.

En droits... Quels droits ? Voilà, on va nous mener à la lutte pour la conquête des droits politiques. Après quoi, nous serons libres, nous serons émancipées... comme les hommes ! Car vous savez bien que les hommes, depuis qu'ils ont tous des droits politiques, sont libres, émancipés et même souverains. Ils ont fait une expérience qu'on nous propose de faire

aussi. Après quoi, la femme de chambre votera comme le valet de chambre et l'ouvrière exploitée comme l'ouvrier exploité. Nous aussi, nous aurons pris les vessies pour des lanternes. Oh ! nous réaliserons ce progrès aussi bien ou aussi mal que nos maîtres, certes. Car le premier imbécile venu peut voter : ce n'est pas difficile. Comme lui nous saurons mettre notre bulletin dans l'urne. Et puisqu'il est parmi nous des cochères, des écuyères, des femmes qui mènent des chevaux, on peut bien leur donner des hommes à conduire. Et toutes les belles dames plus ou moins titrées, comtesses, marquises, baronnes ou autres élégantes, qui mènent en ce moment le branle féministe, seront à l'honneur et aux honneurs. Nous aurons ainsi créé l'égalité des sexes, mais un peu plus d'inégalité entre les représentantes de notre sexe.

* * *

Oui, notre situation est inférieure au triple ; point de vue économique, social, politique. Mais le plus urgent pour nous, ouvrières, c'est la lutte sociale, c'est de nous organiser économiquement. Ce ne sont pas des hochets qu'il nous faut, mais des outils d'émancipation. Quels intérêts communs, nous qui peinons à l'atelier, au magasin, au bureau, quels intérêts communs avons-nous avec ces dames de frous-frous, de papotages et de thés à quatre heures ? Dès maintenant notre cause doit être disjointe de la leur. Nos intérêts de sexe nous rapprochent, oui, mais nos intérêts de classes nous séparent, en nous rapprochant des ouvriers dont la cause est notre véri-

table cause.

A eux de nous faire place. Il en est, hélas ! qui nous combattent, qui redoutent notre concurrence, comme les typographes. Entendons-nous, au lieu de nous tourner le dos. Est-ce notre faute s'il nous faut travailler pour vivre ? Si, par crainte de notre concurrence, on nous ferme quantité de bonnes professions, que nous restera-t-il ? La prostitution !

Et encore !...

* * *

Le dictionnaire définit la femme : *femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants. C'est tout !*

Etre organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants ! Dans notre société, l'Ordre exige que, si nous les mettons au monde en dehors du mariage, nous soyons vouées à la réprobation, à la honte. Si, pauvre ouvrière, j'en conçois avec toi, pauvre ouvrier, l'Ordre veut encore que nous en soyons punis, qu'eux et nous, nous soyons acculés aux privations, à la misère, et dépendants de la charité. Nous préparons ainsi une génération nouvelle d'exploiteurs et d'exploités ou de filles de joie.

Femelle de l'homme !... Ah ! certes, nous sommes les femelles de l'homme. Riches, pauvres, dans la soie ou l'étoffe à dix sous, nous le sommes toutes, des femelles ! Femmes honnêtes, auxquelles on a demandé votre consentement pour vous unir, votre seigneur et maître vous demande-t-il votre

consentement pour vous prendre et vous donner des enfants ?
Le devoir !... Il dispose, grâce à ce grand mot, de votre santé,
de votre douleur, de votre vie : la femme est la femelle de
l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au
monde des enfants !...

* * *

Excusez cette digression. Cela vous a peut-être reposés
un peu. J'en reviens, pour finir, aux droits politiques qu'on
nous convie à conquérir pour nous distraire, des droits écono-
miques, à l'obtention desquels nous pourrions aider
sérieusement les ouvriers organisés. Notre aide leur serait pré-
cieuse. On veut nous détourner.

N'oublions pas que ce sont les royalistes qui ont inventé
le suffrage universel, et c'est même M. l'abbé de Genoude,
pour créer des embarras au gouvernement, qui dans la vieille
et traditionnelle *Gazette de France* proclama : « Tout pour le
peuple et *par* le peuple ». Et le peuple marcha. Et nous allons
marcher aussi, à la suite des grandes dames qui, tapageuse-
ment, réclament *pour nous*, afin d'anéantir notre action
directe, ce fameux suffrage universel dont Jules Ferry disait, en
1863 : « Il n'est pas seulement une institution sacrée et souve-
raine... Il n'est pas seulement le Fait, le Droit, le Juste, il est
aussi l'Inévitable. Il est tout le présent et il est tout l'avenir. Le
suffrage universel est l'honneur des multitudes, *le gage des
deshérités*, la réconciliation des classes. »

Voilà l'idylle, et c'est parce que le suffrage universel est

tout cela que les royalistes l'inventèrent, que les bonapartistes français s'intitulèrent eux-mêmes « le parti de l'appel au peuple », et que les républicains en ont fait un dogme. Touchante harmonie ! C'est pour cela qu'on veut en doter aussi les femmes. Il faut croire que ce n'est pas bien dangereux. Obtenons donc *ce gage des déshérités !* Du reste, cela ne tardera guère. Et je vois même poindre dans l'avenir pour nous « le droit » de défendre la patrie. Nous aussi, comme l'homme, nous payerons, un jour, l'impôt du sang. Nous sommes en réserve, destinées à redonner une force nouvelle à tout ce dont l'homme se sera lassé, dégoûté... Eh donc, pourquoi ne ferions-nous pas aussi le service militaire ? On nous citera les vieilles Suissesses, Jeanne Hachette, les amazones des anciens temps, les sœurs Fernig, Thérèse Figueur, les femmes de la guerre russo-japonaise, les guerrières du Dahomey, le corps de femmes entretenues dans l'Inde par le roi du Deccan, la garde impériale (400 femmes) de Siam, etc., etc. Voilà encore un droit à conquérir, le droit de porter le fusil ! En avant, marche ! Mais commençons par le bulletin de vote, car comme l'a si bien dit, en 1791, une des ancêtres du mouvement féministe, Olympe de Gouges : « La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit également avoir celui de monter à la tribune ».

Alice BERNARD

Troisième année N° 26 – Samedi 27 juin 1908

La grève des ventres

M. Piot se lamente et les Piotistes plotinent ; les ouvriers se refusent à pulluler. Il y a eu près de vingt mille naissances de moins en France l'année dernière. Où va-t-on ??

Aujourd'hui les ouvriers se permettent de raisonner et comment ? « Si nous avons peu d'enfants, disent-ils, il nous sera plus facile de les élever et de les éduquer comme il faut ; par les temps pénibles que nous traversons et avec le chômage démoralisant, il est de toute nécessité pour nous de veiller à ce que notre famille n'augmente qu'en proportion de notre gain qui est très minime. » M. Piot bondit à l'ouïe de ces arguments simplistes ; ne se doutant pas ou feignant de ne pas savoir que ce raisonnement simpliste se fait dans tous les pays, il s'écrie : « Et la France, et notre belle France !! » M. Piot va s'ingénier à chercher un moyen pour enrayer cette limitation volontaire des naissances ; il va, paraît-il, créer quelque chose d'analogue au bol d'or que les sociétés sportives offrent aux champions du cyclisme ou du canotage. Il est question de fonder l'œuvre du bol de lait ; ce bol serait offert à la famille la plus nombreuse de France. Si ce moyen ne réussit pas, un système plus radical sera essayé ; il s'agirait d'enrégimenter les femmes de France qui persistent à ne pas vouloir procréer. Celles qui refusent d'obéir à M. Piot dans la vie civile se verraient contraintes d'obéir sous l'habit militaire. C'est en somme ce qui se passe chez les employés de chemin de fer et M. Piot a pensé à tout. Les instructeurs de ce bataillon de re-

belles seront choisis parmi les plus robustes gaillards, vrais Français, vrais patriotes, qui ne se refuseront pas à mettre la main à la pâte, non pas pour leur plaisir, mais pour la France, pour la République !!!

C. R.

Troisième année N° 27 – Samedi 4 juillet 1908

Immoraux

« Vous êtes des immoraux ! » — Cette épithète est lancée à chaque instant aux camarades qui s'occupent de la limitation des naissances par les très « honnêtes » gens qui pullulent dans notre décadente société, mais qui, malgré leur « honnêteté », leur « bonne morale », commettent chaque jour un tas de malpropretés dont on a coutume de ne pas trop s'occuper et qui consistent, soit à abuser d'une façon ignoble de la naïveté des femmes, jeunes filles et enfants du peuple, soit à exploiter les travailleurs qui, au prix des plus durs sacrifices établissent ou consolident la fortune de leurs exploiters, soit encore, à tromper la confiance publique en vendant très cher un produit qui leur coûte très peu, et qui, en outre, est souvent de mauvaise composition.

A ces « honnêtes » bourgeois vient souvent se joindre une autre catégorie d'individus, soi-disant journalistes, qui, moyennant argent, consentent à faire la réclame des plus véreuses entreprises financières et à couvrir de boue les rares individus qui, en cette « fin de société », ont conservé quelque dignité, quelques sentiments de justice, quelque respect de la vérité.

Mais tous ces gens, habitués des maisons mal famées, prostitués de toutes catégories, ont beau hurler, il n'ont jamais pu produire la moindre preuve d'immoralité contre les humanitaires de la limitation des naissances ; ce ne sont pas les mesures arbitraires prises à leur égard, ni les outrages lancés

contre elles par des gens trop intéressés au maintien de la misère et de l'esclavage du peuple, qui pourraient discréditer les idées régénératrices que nous nous efforçons de répandre.

Malgré notre titre d'« immoraux », nous osons cependant déclarer qu'il n'est pas un de nos journaux qui ne puisse être lu aussi bien par la femme que par l'adolescent.

La bourgeoisie s'offusque de la publication des journaux préconisant la préservation sexuelle, mais elle admet la publicité donnée à la quatrième page des journaux cléricaux, libéraux et même socialistes, sur les rideaux des théâtres, sur les tableaux-réclames de nos places publiques, à des annonces garantissant le retour des règles, ce qui signifie en termes déguisés l'avortement. Nos publications sont frappées d'interdiction, mais la morale bourgeoise laisse subsister des établissements à exhibitions malsaines, les bouges immondes, propagateurs de l'alcoolisme, permet l'étalage démoralisant de cartes postales et d'ouvrages pornographiques dont la jeunesse fera ample moisson ; c'est que la bourgeoisie ne cherche qu'à pousser au dévergondage de la jeunesse, non seulement pour fournir de la chair à plaisir à ses membres, mais surtout pour tuer en elle tout sentiment de dignité, de saine réflexion, de révolte.

Reprenant à son compte la méthode de Cyrus qui, dans le but d'affermir sa domination sur les villes de Lydie, y établit des maisons de débauche, des tavernes et jeux publics, et ordonna aux habitants de fréquenter ces mauvais lieux, la bourgeoisie cherche à maintenir sa domination en poussant par tous les moyens à la déchéance tant physique que morale

du peuple.

Or, comme nous poursuivons un but diamétralement opposé : la régénération humaine, il doit nécessairement exister un conflit permanent entre nous et les égoïstes bénéficiaires de la présente organisation sociale.

R. FRAGNIEUX

(Régénération)

Troisième année N° 33 – Samedi 15 août 1908

Notre encartage

Nous attirons l'attention de nos abonnés sur le numéro de la *Vie intime*, encarté dans la *Voix du Peuple* de ce jour.

Cette nouvelle revue se propose de propager les idées malthusiennes que nous avons souvent l'occasion de défendre ici-même.

A ce titre elle mérite la sympathie et l'intérêt de tous les ouvriers conscients. Ne pas augmenter inconsidérément sa famille, ne pas multiplier la race des exploités, serfs de l'usine ou de l'atelier, ne pas accroître sottement ses charges pécuniaires, voilà les premiers devoirs de tous ceux qui savent que si, comme disent les bons apôtres, Dieu bénit les grandes familles, en tout cas il ne les nourrit pas.

Outre la question malthusienne, la *Vie intime* traitera aussi d'autres sujets connexes tels que les revendications féministes concernant le mariage, la protection de la mère, de l'enfant, l'hygiène sociale, etc. Sa devise : « Plus de justice, plus de vérité, pour la femme, pour l'enfant » indique assez que les principes qui l'inspirent sont tout pénétrés de l'esprit le plus large et le plus courageux. Le progrès des mœurs publiques et privées, à l'exclusion de toute arrière-pensée religieuse ou sectaire, et jugé au seul point de vue scientifique, tel est, en résumé, le but que se proposera la *Vie intime*.

Troisième année N° 36 – Samedi 5 septembre 1908

Cette brochure rassemblant des textes publiés dans l'hebdomadaire *La Voix du Peuple* entre 1906 et 1908 est la première d'une série sur cet organe de combat de la Fédération des Unions Ouvrières de la Suisse Romande (FUOSR). Publié à Lausanne dès 1906, puis à Genève de 1912 à 1914, ce journal fit entre autre la promotion du néo-malthusianisme.